

Leurs fonctions étaient d'ailleurs de simples sinécures, puisque la période d'expectative dans laquelle on se trouvait ne permettait pas d'utiliser les services de cet état-major qui se dédommageait de cette inactivité par une profusion de dorures, de galons, de panaches, dont ils avaient chamarré leurs uniformes.

Tout à coup, leurs rires bruyants et leurs grossières plaisanteries se turent comme par enchantement : une gracieuse silhouette de femme venait de franchir le seuil de la porte monumentale du monastère et s'avançait vers eux.

— Mon père est-il là, caballero ? demanda une voix fraîche et musicale à l'un des insurgés qui s'était précipité avec empressement à la rencontre de la nouvelle venue.

— Certainement oui, señorita, répondit l'homme en portant militairement la main à sa coiffure ; si vous voulez que je vous mène vers lui . . .

— Est-il seul ? fit la jeune fille qui, sans doute, ne se souciait que médiocrement de la compagnie du peu sympathique personnage.

— Voilà une chose que je ne puis vous affirmer, señorita il est venu aujourd'hui de la ville des instructions fort précises relativement à la conduite à tenir, et le général, tout à l'heure encore, était en conférence avec plusieurs de ses officiers.

S'il eût fait moins sombre, celui qui parlait eût certainement remarqué le sourire légèrement railleur que ces mots mirent sur les lèvres de Mlle Mendès.

Mais, reprenant aussitôt son sérieux, elle répondit :

— En ce cas, accompagnez-moi, señor Landrin ; vous verrez si mon père peut me recevoir.

L'ex-membre de la Commune s'inclina gauchement pour indiquer à la jeune fille qu'il était à ses ordres ; puis prenant une lanterne, il précéda Merced, faisant sonner sur les dalles les éperons énormes dont ses bottes étaient armées et traînant derrière lui son grand sabre avec un bruit de ferrailles horripilant.

L'ancien membre de la Commune se rappelait les succès qui lui avaient valu, aux yeux des femmes parisiennes, cette façon de faire, et il n'était pas fâché de montrer à cette "jeune sauvage", ainsi qu'il l'appelait volontiers, comment un homme du vieux continent sait se tenir sous les armes.

Après une course de cinq minutes à travers les corridors sombres, Landrin s'arrêta et frappa à une porte de bois que surmontait un crucifix sculpté dans la pierre même.

— Entrez, cria une voix.

Landrin entrebaila la porte, passa la tête avec discrétion et, après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce :

— Le général est seul, señorita, dit-il en se retournant vers sa compagne.

Celle-ci, d'un léger signe de tête, remercia son guide, puis entra.

— Bonjour, père, s'écria-t-elle en courant à M. Mendès qui se promenait à grands pas, sombre et pensif, les mains derrière le dos, le menton penché sur la poitrine.

En entendant la voix de sa fille, le vieillard releva la tête, et il sembla qu'un coup de vent eût subitement balayé tous les soucis accumulés sur son front.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa tendrement sur les joues, et lui dit :

— Tu as bien fait de venir, j'ai des papillons noirs plein la cervelle, ce soir.

Elle le regarda, lui sauta au cou une seconde fois et répliqua :

— Des papillons noirs ! Voyez-vous cela ! Un chef d'armée, un futur président de république ! Voilà qui est joli, et puis, pour quelle raison ? est-ce que la cause de l'indépendance ne triomphe pas ? M. Mendès eut un hochement de tête.

— Jusqu'à présent, murmura-t-il, on n'en sait rien encore.

— Mais l'attitude du gouvernement prouve bien qu'ils ne sont pas de force à résister.

— Hum ! fit le général, je ne sais pourquoi, mais j'ai le pressentiment que tout cela tournera mal.

— Mais, qui vous fait supposer . . . et puis ces misérables soldats réguliers vont s'envoler comme des alouettes, quand ils vous verront apparaître à la tête de vos braves . . .

— Eh ! si les Panaméens étaient seuls, je n'aurais aucune inquiétude au sujet de la façon dont se dénouera cette aventure . . . Malheureusement je crains les Etats-Unis.

— Les Etats-Unis ! répéta Merced avec feu, que peuvent-ils faire ? . . . Et puis, ils sont trop loin . . . avant même qu'ils aient connaissance de ce qui se passe ici, notre cause l'aura emporté.

— Nul plus que moi ne souhaite de voir tes prédictions se réaliser, chère enfant, balbutia le général, en passant soucieusement la main sur son front . . .

Puis, après un moment, changeant de conversation :

— Et ta mère, comment va-t-elle ? prend-elle un peu le dessus ? devient-elle courageuse ?

La physionomie de la jeune fille exprima une douce pitié.

— Pauvre maman ? fit-elle, ses craintes ne font qu'augmenter chaque jour . . . toutes les fois que je pars avec l'escorte que vous nous avez donnée, ce sont des trances nouvelles, et si elle ne tenait pas autant à apprendre de ma bouche même, comment vous vous portez, elle ne me permettrait pas de venir jusqu'ici, quoique, cependant, la campagne soit aussi calme et aussi tranquille qu'avant les événements ; cependant . . .

Elle s'arrêta net, mordant de ses petites dents blanches ses lèvres un peu rouges, comme fait une personne qui vient de prononcer un mot de trop . . .

Le général qui avait repris sa promenade autour de la pièce, s'interrompit brusquement, et relevant la tête pour braquer sur la jeune fille ses petits yeux inquiets :

— Cependant ? . . . répéta-t-il interrogativement.

Elle alla à lui, prit sa main entre les siennes et répondit :

— Je ne vous aurais certes pas parlé de ce détail, mon père, s'il ne s'était agi que de moi ; je suis brave, vous le savez, et puis que pourrais-je craindre, avec l'escorte que vous m'avez donnée ?

Elle secoua les épaules d'un geste singulier et, après un silence de quelques secondes :

— Il m'a semblé, pourtant, que depuis quelques jours, j'étais suivie . . .

Un pli profond se creusa dans le front soucieux de M. Mendès, qui s'écria aussitôt d'une voix émue :

— Explique-toi . . . suivie par qui ? . . . où cela ? Comment se fait-il que les hommes qui t'accompagnaient ne se soient aperçus de rien ?

Merced sourit et répliqua :

— A vous dire vrai, mon père, les braves que vous me donnez pour escorte ont pris, je crois, l'habitude de fêter par anticipation le triomphe de la révolution.

— Qu'entends-tu par ces mots ?

— Que peut-être vous vous montrez, à leur égard, trop généreux, en ce qui concerne le whisky et l'anizado.

Le général étouffa un épouvantable juron.

— Les misérables ! gronda-t-il . . . les bêtes brutes !

Et aussitôt s'apitoyant.

— Ma pauvre enfant, ajouta-t-il . . . et moi qui te croyais en sûreté ! . . .

— Mais je le suis, mon père, répondit la jeune fille en souriant, je le suis d'autant plus, que je ne m'en rapporte qu'à moi du soin de veiller à ma sûreté . . . je suis persuadée qu'un danger se présentant, mes braves gardes du corps n'hésiteraient pas à le combattre . . . mais ce danger, c'est à moi à le leur signaler.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que j'ai eu peur de perdre mon prestige à leurs yeux.

— Vanité incompréhensible, et qui aurait pu te coûter cher . . .

Merced hocha la tête avec un petit air crâne.

— Bast ! riposta-t-elle, il ferait beau voir que la fille du général Mendès y Tendura eût peur de la poudre.

— Pourquoi m'en parler alors ? demanda le vieillard d'un ton maussade.

— Parce que je crains que les gouvernementaux me tendent une embuscade . . . une fois entre leurs mains, je serais pour eux un précieux otage, grâce auquel le chef du mouvement populaire pourrait bien être obligé de rendre les armes.

— C'est vrai, s'écria le général subitement frappé de ce raisonnement . . . c'est la cause de l'indépendance elle-même qui est en jeu . . . il va falloir aviser.

Comme il achevait ces mots, un bruit de voix s'éleva au dehors, et ces mots retentirent, dominant le vacarme d'une discussion :

— C'est bien, qu'on le fusille !

Merced tressaillit :

— Avez-vous entendu, mon père ? demanda-t-elle, tout émue.

— Hélas ! soupira M. Mendès . . . ce sont là des paroles qui, trop souvent, se font entendre ici.

Et il ajouta mélancoliquement :

— Hélas ! ce ne sont pas mes soldats de la guerre de sécession auxquels je commande . . . les hommes qui ont embrassé le parti de l'indépendance sont plus mes maîtres que moi le leur, et je suis bien obligé de leur laisser faire un peu ce qu'ils veulent.

— Alors, mon père, s'écria Merced, vous laissez s'accomplir, sous votre responsabilité, de semblables exécutions . . .

— Que veux-tu ? . . . la plupart du temps ces choses se passent sans que j'en aie connaissance . . . on ne me consulte même pas.

Au dehors, le vacarme allait croissant ; on eût dit des rugissements de fauves, auxquels on va livrer leur proie.

— Je vous en conjure, mon père, implora Merced ; intervenez, et si le malheureux dont il s'agit doit mourir, qu'au moins il meure justement, condamné, et non égorgé sans jugement.

Un pli amer creusa les lèvres du général.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, murmura-t-il.

Et prenant un sifflet d'argent pendu à son cou par une petite chaîne d'acier, il en tira un son aigu et prolongé.

Aussitôt la porte s'entrouvrit, et par l'entrebaillement une tête d'homme parut.

— Pablo ! dit le général, cours prier l'un des caballeros de me venir parler.

Quelques secondes après, on entendit un fourreau de sabre qui rebondissait sur les dalles, et bientôt Landrin s'arrêta sur le seuil, la main à la hauteur du front, dans une attitude militaire.

— Que se passe-t-il donc señor Landrin ? demande M. Mendès.

— Il y a, mon général, que l'on vient d'arrêter, sur la route du vieux Panama, un homme qui nous a paru avoir des allures suspectes, et que suivant l'usage, j'ai donné l'ordre de le passer par les armes.

Un frisson convulsif secoua Merced.

— Quoi ! monsieur ! exclama-t-elle, aussi sommairement que cela . . . sans explications . . . sans jugement.

— Hélas ! señorita, répondit hypocritement le misérable, ce sont les tristes lois de la guerre.

La jeune fille leva sur son père un regard suppliant.

— C'est-à-dire, caballero, répondit le général d'une voix sévère, que cette loi, c'est vous qui l'avez instituée . . . sous prétexte de me soulager de certains détails de minime importance, pour me permettre de consacrer tout mon temps à votre parti, vous répandez le sang de mes compatriotes avec une férocité, dont je n'aurais pas cru un Français capable.

Landrin répondit d'un ton farouche :

— Je vous ai déjà expliqué, général, que nous autres, dans la grande Commune de 1871, nous n'avions pas procédé autrement, et que nous avions obtenu par ce système d'excellents résultats.

Merced poussa un cri d'horreur ; quant au général, il répondit avec une grande dignité :

— Je n'envisage point la gloire des Eudes et des Cluseret, señor Landrin, et je vous déclare que si le triomphe de la Révolution ne pouvait s'obtenir qu'en faisant couler, dans les rues de Panama, la centième partie du sang que vous et les vôtres avez fait couler dans les rues de Paris, je m'en irais de suite soigner mes rosiers.

Et sans prendre garde à la grimace que cette réponse fit faire à l'ex-communard, M. Mendès ajouta :

— Amenez ici le prisonnier.

— Mais, général, les partisans vont crier.